

LE MAGASIN DES MODERNES

OPÉRA COMIQUE EN UN ACTE AVEC UN
PROLOGUE

Représentée pour la première fois sur le Théâtre de la
Foire en 1738.

Charles-François PANARD (1689-1765)

1763

Représentée pour la première fois sur le Théâtre de la Foire en
1738.

Publié par Ernest et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Juillet 2023.
Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement. Contactez
l'auteur pour une utilisation commerciale des oeuvres sous droits.

LE MAGASIN DES MODERNES

OPÉRA COMIQUE EN UN ACTE AVEC UN
PROLOGUE

Représentée pour la première fois sur le Théâtre de la
Foire en 1738.

**À PARIS, Chez DUSCHESNE, rue Saint-Jacques, au dessous de
la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.**

1763.

ACTEURS DU PROLOGUE.

APOLLON.
MERCURE.
LA NOUVEAUTÉ.
LE POÈTE.
LA RIME.
LE COMPOSITEUR.
MERVEILLEUX, en folle.

La Scène est à l'Opéra.

LE MAGASIN DES MODERNES

SCÈNE PREMIÈRE.

Apollon, Mercure.

MERCURE.

AIR. Quand on a prononcé.

Salut au blond Phoebus.

APOLLON.

Honneur au Dieu Mercure.

MERCURE.

Quel sujet important aujourd'hui me procure
L'avantage de voir le Seigneur Apollon ?
Et pourquoi quittez-vous le célèbre vallon ?

APOLLON.

Ignorez-vous que j'ai un rôle dans le prologue de Thétis ;
ce qui fait que je suis obligé de me rendre tous les jours à
l'Opéra.

MERCURE.

Pour moi, je suis si occupé, que je n'ai pas le temps de
m'informer de ce qui s'y passe.

APOLLON.

J'ai appris que Jupiter vous avait exilé de l'Olympe, et
que vous êtes établi dans ce pays-ci ; je viens voir comme
vous vous y comportez.

MERCURE.

À merveille, grâce à mon industrie.

APOLLON.

AIR. Mon père, je viens devant vous.

5 Je sais que vous conduisez bien
Une amoureuse confiance.

MERCURE.

Bon ! Le métier n'en vaut plus rien ;
Mes substituts en abondance
De cet emploi s'acquittent mieux ;
10 Mercure est moins Mercure qu'eux.

APOLLON.

Qu'est ce qui vous occupe à Paris ?

MERCURE.

Un emploi nouveau que j'ai imaginé. Je suis à la tête du
Magasin des Modernes, et distributeur des termes
communs.

APOLLON.

AIR. Que faites-vous, Marguerite ?

Non, rien n'est plus ordinaire,
On s'en sert dans tous climats ;
Il en est dans chaque affaire,
Il en est dans tous états.

L'ordinaire des amants est de louer la beauté de leurs
maîtresses, de gagner la femme de chambre. Ceux des
Plaideurs, de faire des présents aux secrétaires.

AIR.

15 Ceux de Fanchon sont de ranger
Sous ses lois un jeune étranger,
Pour le gruger
Pour le manger.
Ceux des médecins sont de faire saigner,
20 Clystériser,
Purger.
Les dépôts sont ceux des notaires.
Ceux du plumet sont d'aller
Se loger
25 Chez quelque bon Douairière
Qu'on puisse aisément gruger.

MERCURE.

Dans l'intérieur du magasin ? J'ai fait mettre au-dessus de
la portes cette inscription.

Servantes, quittez vos paniers.

Jeunes auteurs, ici prenez
Ce qui vous accommode :
Rapapillotez, raccommodez, rabobinez.
30 Jeunes auteurs, ici prenez
Marchandise à la mode.

Celui qui en fait la distribution sous mes ordres s'appelle
Cothurne. À droit, j'ai placé ce qui concerne l'Opéra et la
Comédie.

APOLLON.

Tous deux ensemble.

MERCURE.

AIR. Une jeune fille.

À la même Source
Ils vont se pourvoir,
Et pour leur ressource
35 Tous deux n'ont qu'un tiroir.

C'est à la Bagatelle que j'ai confié Ce dépôt.

APOLLON.

La Bagatelle doit avoir bien de l'occupation. Je défie
qu'elle puisse y suffire. Tout cela est fort bien imaginé, et
je suis persuadé que vous avez un grand débit.

MERCURE.

Il est prodigieux. Tragédie, comédie, épithalames,
madrigaux, rondeaux, étrenne, bouquets, on me demande
tout, excepté des élégies.

APOLLON.

J'en sais bien la raison. Le Français ne s'amuse guère à
gémir des rigueurs d'un ingrate ; dès qu'il n'est plus aimé,
il quitte la partie qu'il gagnerait peut-être avec le temps.
J'ai fait autrefois six vers qui expriment assez bien les
différents caractères de plusieurs Nations à ce sujet. Les
voici.

Quand un objet fait résistance,
L'Anglais fier et vain s'en offense,
L'Italien est désolé,
L'espagnol est inconsolable,
40 L'Allemand s'en console à table,
Le Français est tout consolé.

Voici l'heure, à peu près, que je dois me rendre sur ce
ceintre du théâtre lyrique ; je suis obligé de vous quitter.

MERCURE.

Il faut que vous soyez bien bon d'y aller tous les jours
comme vous faites.

AIR. Et zeste, zeste, zeste.

J'admire, en vérité,
Le plaisant équipage
Où pour votre voyage,
45 Là, vous êtes monté ;
La grand Flambeau céleste,
De culbuter court le hasard ;
Et zeste, zeste, zeste,
Un maître à danse, dans son char,
50 Est plus leste.

APOLLON.

D'accord, mais le Phaéton qu'on me donne est assez bien
décoré.

MERCURE.

Il est vrai, mais vos chevaux n'ont ni bouche ni éperons.

APOLLON.

J'aperçois le Nouveauté. Elle me parait pas trop content.
Je vous laisse avec elle.

SCÈNE II.

Mercure, La Nouveauté, Mercure.

MERCURE.

AIR. Éveillez-vous, Belle endormie.

Ce grand Magasin de Mercure
Par vous jamais n'est fréquenté.

LA NOUVEAUTÉ.

Rien n'est plus nouveau, je vous jure,
Que d'y trouver la Nouveauté

[MERCURE].

AIR. Monsieur Mouflard.

55 Vous, à Paris ! On dit que cette ville,
Depuis longtemps loin d'elle vous exile ?

LA NOUVEAUTÉ.

J'y trouve encore un asile
Chez quelque auteur de renom.

Mais je prévois que je n'y resterai pas longtemps, et que la force de l'exemple des obligera de m'abandonner.

MERCURE.

Je le crois comme vous.

AIR... La nouveauté.

60 Quand on prend un nouveau chemin,
Le succès est très incertain.
Bien souvent la Critique outrage,
Et taxe de témérité
Ceux qui risquent dans leur ouvrage
La Nouveauté.

Quel est le motif de votre visite ?

LA NOUVEAUTÉ.

De vous faire mes adieux.

MERCURE.

Comment ! Vous voulez nous quitter ?

LA NOUVEAUTÉ.

Que voulez-vous que je fasse dans ce pays-ci ? Dès que je parais sur un Théâtre,

AIR. Le long deçà, le long delà.

65 On ne m'y supporte guère ;
La Critique, méchamment,
Pour me déclarer le guerre,
Fait camper son régiment
Le long deçà, le long delà
70 Le long du Parterre,
Par derrière et par devant.

La plupart des pièces qui ont paru cette année ont éprouvé sa rigueur ; cependant je suis sûre,

AIR. C'est ce qui nous lote, lon la.

75 Que jamais on ne remplira
Un plan si bien que celui-là,
Quelque effet que l'on fasse :
Auteur, acteur et caetera,
Rien n'était à sa place.

MERCURE.

Qu'une femme en colère est éloquente !

LA NOUVEAUTÉ.

Enfin il n'y a point d'outrage que je n'éprouve tous les jours. J'ai pris mon parti, et j'y renonce.

MERCURE.

Adieu donc. Bon voyage. Mon magasin n'en ira que mieux. Quelle foule nous allons voir !

LA NOUVEAUTÉ.

Ouida ? Puisque vous le prenez sur ce ton-là.

AIR. L'autre nuit j'aperçus en songe.

Quoique je vous sois incommode,
Je resterai dans ce séjour ;
Et je me joindrai dès ce jour
80 Avec ma parente la Mode ;
Et n'étant plus dans les écrits,
Je vais me réduire aux habits.

MERCURE.

Hé bien, que ferez-vous ?

LA NOUVEAUTÉ.

AIR. Je ne suis né ni Roi ni Prince..

Je veux qu'un ridicule étrange,
De tant d'injustice me venge ;
85 Par moi, chez un peuple enchanteur,
On admettra l'extravagance,
D'avoir quatre pieds en hauteur,
Et vingt cinq de circonférence.

MERCURE.

Fort bien.

LA NOUVEAUTÉ, déclamant.

Pour moi, de grave personnages
90 Seront coiffés en hérisson,
J'empaquetterai leurs visages
Dans une perruque en buisson.
On verra des gens à requête,
Sous leur crinière ensevelis ;
95 Et pour mieux surcharger leur tête,
Il en faudra dépouiller dix.

MERCURE.

Courage.

LA NOUVEAUTÉ.

AIR. Quand je tiens de ce jus d'octobre.

Le jeune abbé, fringant et leste,
Frappe d'un nouveau vertigo,
Par son rabat du bleu céleste,
100 Fera renchérir l'indigo.

Ce n'est pas tout.

MERCURE.

Encore.

LA NOUVEAUTÉ.

L'effort de ma vengeance tombera sur nos Petits-Maîtres
subalternes.

MERCURE.

La matière est abondante.

LA NOUVEAUTÉ, déclamant.

On les verra publiquement,
Pour canne tenir une gaule,
Se promener en sifflotant,
Et saluer avec l'épaule.
105 Ils tourneront à chaque instant,
Et leurs mains toujours inquiètes,
Tiendront tout à tout Cure-dent,
Mouchoir, Tabatière, Lorgnettes.
Triple doublure à leurs habits,
110 En rendra l'enflure très vaste ;
Grandes boucles, souliers petits,
Formeront un parfait contraste.
On engeancera le Castor
Point en avant, bouton derrière,
115 De façon que la laisse d'or
Se fasse jour pour la gouttière.
Sous la forme d'un entonnoir,
On fera les manches nouvelles,
Et leur grandeur nous fera voir
120 Un petit corps entre deux ailes.
Par un noeud le menton haussé,
N'aura plus son mouvement libre ;
Un large ruban empesé,
Tiendra leur tête en équilibre.

125 Pour mettre, par un trait plus foi,
Le comble à tant d'extravagances,
Le Manchon placé sous le cou,
Des deux coudes feront voir deux anses.

Adieu.

Elle lui donne on soufflet.

MERCURE.

Bonjour. Me voilà défait d'une grande babillarde.

SCÈNE III.

Mercure, Le Poète.

MERCURE.

J'aperçois une espèce de poète. Il compte sur ses doigts ;
c'est apparemment un auteur qui n'est pas bien versé
dans la mesure des vers.

LE POÈTE, saluant Mercure.

AIR. Je ne veux point troubler votre ignorance.

130 Le ciel, en moi, mit des talents sans nombre,
Pour les polir je viens dans ce séjour ;
Depuis longtemps mon mérite est à l'ombre,
Je veux enfin l'exposer au grand jour.

MERCURE.

Qui êtes vous ? Que voulez-vous ?

LE POÈTE.

AIR. Quand on a prononcé.

135 Mon père a neuf ans, Qui tous neuf sont illustres :
Je suis l'aîné des neuf, Mon âge est de neuf lustres ;
Rimeur depuis neuf ans, comme depuis neuf mois,
Je viens depuis neuf jours pour la neuvième fois.

MERCURE.

Oh, oh, quel jargon ! Celui-ci sort un peu du style
commun.

LE POÈTE.

AIR. Comme un coucou.

J'ai dessein de faire un chef d'oeuvre

Qui soit connu dans l'univers ;
Pour moi mettez le main à l'oeuvre.

MERCURE.

140 Que voulez-vous ?

LE POÈTE.

Dix-neuf cent vers.

MERCURE.

Dix-neuf cent ! C'est une tragédie apparemment.

LE POÈTE.

Vous devinez juste ; mais aussi je sais faire d'autres ouvrages. J'ai eu trois maîtresses en trois mois ; et il y a trois ans que pour le troisième je fis trois couplets sur l'air des triolets.

MERCURE.

Et ne les avez vous pas faits à trois heures du matin ?
Faites nous part de cette merveille.

LE POÈTE.

Volontiers . Écoutez.

AIR. Du confiteor

Vos yeux font naître mille feux,
Vos rigueurs causent mille alarmes,
Pour vous on forme mille vœux,
On admire en vous mille charmes,
145 Que fixent mille amants et plus.

MERCURE.

Cela ne vaut pas mille écus.

Voilà ce qui s'appelle des vers nombreux.

LE POÈTE.

AIR. Du Prévôt des Marchands.

Cent et cent fois je vous ai dit
Que pour vos yeux mon coeur languit :
Cet et cent fois votre âme injuste
150 Fut sourde à mes tendres accents.

MERCURE.

Tout cela, si mon compte est juste,
Monte à cinq mille quatre cent.

LE POÈTE.

AIR précédent.

Loin de vous je compte les jours.

MERCURE.

Je crois qu'il comptera toujours.

Bas.

Il m'impatiente à la fin ; il faut que je m'en défasse.

Haut.

Tenez, Monsieur, puisque vous souhaitez des vers.

AIR. Têtes en tourelourirette

155 De ce qui est nécessaire,
Cothurne est le dépositaire,
Du tragique il a le débit :
Allez-là faire votre emplette ;
Tâtez en toutelourirette
160 Si le coeur vous en dit.

LE POÈTE.

J'y vais, et quand ma provision sera faite, j'aurai
l'honneur de vous la faire voir.

SCÈNE IV.

La Rime, Mercure, Merveilleux.

MERVEILLEUX.

Seigneur, il y a là-bas une dame qui ne fait que chanter,
et qui demande à vous parler.

MERCURE.

Qu'elle entre.

LA RIME.

AIR.

Les sergents
Sont des gens
Rongeant, mangeant,
Grugeant les gens.

Bis.

MERCURE.

Il est impossible de s'y méprendre, c'est la Rime.

LA RIME.

AIR.

165 Dans le Palais,
Que de délais !
Pour un procès,
Que de placets !
Que de chicane et que de frais !
170 Que l'on y mange d'argent frais !

MERCURE.

C'est elle assurément.

LA RIME.

Les sergents
Sont des gens
Rongeant, mangeant,
Grugeant les gens.

Bis.

Seigneur, je me rends à vos ordres.

AIR. Des Trembleurs

175 Souffrez que je vous exprime
Le zèle ardent qui m'anime ;
Le plus tendre sentiment :
Vous possédez mon estime,
Je veux être votre intime ;
180 Voulez-vous bien que la Rime
Vous embrasse en ce moment ?

MERCURE.

Ah, Madame, volontiers. Mais j'ai à vous avertir que
vous avez une ennemie mortelle.

LA RIME.

On le dit, mais je n'en sais rien.

MERCURE.

Ignorez vous que la Raison...

LA RIME.

La Raison ? Bon ! Je ne sais ce que c'est, et je ne l'ai jamais connue.

MERCURE.

J'en suis persuadé ; mais je veux vous bien remettre avec elle. Hola, Merveilleux, dites à la Raison qu'elle se rende ici, que la Rime souhaite lui parler.

MERVEILLEUX.

J'y cours, Seigneur.

LA RIME.

Eh pourquoi, s'il vous plaît, la Raison est-elle fâchée contre moi ? Est-ce parce que je chante aux filles ?

AIR.

Défiez vous de ces conteurs ;
Tous complimenteurs
Sont menteurs ;
185 Leurs douceurs
Ne sont que fadeurs.
On ne trouve dans leurs ardeurs
Que des froideurs.

MERCURE.

Je conviens que cette maxime est bonne.

LA RIME.

Est-ce parce que je fait dire à un Cadedis :

Qu'en valeur toujours il prima,
190 Et que du monde il supprima
Quiconque avec lui s'exprima ?
Que jadis auprès du Liban
Ses aïeux contre le Turban
De Toulouse et de Montauban
195 Conduisirent l'arrière-ban ?

MERCURE.

À merveille !

LA RIME.

Est-ce parce qu'on m'a entendu dire que près des femmes :

AIR.

Bibus : Terme de mépris, employé uniquement dans la locution de bibus, qui signifie sans valeur, sans importance.

Sans quibus
Tout est Phoebus,
Rebus,
Bibus ;
200 Que jeune,
Vieux,
Cadet,
Homme mûr et doyen,
Aucun ne peut, sans ce moyen,
205 De Cythère être citoyen ?

Est-ce à cause de cette chanson qu'un buveur m'a prié de faire contre les enfants d'Esculape ?

AIR.

Médecin mal instruit,
Qui voudrait aujourd'hui
De mon corps faire un puits,
Va-t'en vite et t'enfuis,
210 Ton breuvage m'a toujours nuis.
Si j'avais recours à lui,
Je serais dans deux jours cloué dans un étui.
Vive Celui
Qui sort du muid.
215 De ma santé c'est la plus ferme appui.
Vive celui qui sort du muid ;
C'est par lui
Que je suis
Tous les jours sans ennui.

Muid : Ancienne mesure de capacité, qui variait suivant les provinces. [L]

Bis.

MERCURE.

Il faut convenir avec vous que c'est la vérité.

LA RIME.

Faites la donc venir cette Raison ? Qu'elle m'explique ce dont il est question.

MERCURE.

Hola, Merveilleux, avez vous dit à la Raison de se rendre ici ?

SCÈNE V.

Mercure, La Rime, Merveilleux.

MERVEILLEUX.

AIR. Ô turlutaine.

220 J'ai couru la prétentaine
Pour vous l'amener ici

MERCURE.

Vous flattez-vous qu'elle vienne ?

MERVEILLEUX.

Ô turlutaine.

MERCURE.

La verrons-nous aujourd'hui ?

MERVEILLEUX.

225 Turlutu, tantaléri.

Il sort.

MERCURE.

Vous voyez bien que ce n'est pas de ma faute.

LA RIME.

AIR. Les petits tourelourirette.

Croyez-moi ne la cherchez plus,
Vos efforts seraient superflus ;
Elle n'a rien que je regrette,
Son absence me fait du bien,
230 Et je m'en tourelourirette,
Je m'en passe bien.

Bis.

Prétentaine : Terme familier usité
seulement dans cette locution : courir
la prétentaine, courir çà et là, sans
nécessité. [L]

SCÈNE VI.

Mercure, Le Poète.

LE POÈTE.

AIR. Laire lan laire.

Ô trois ou quatre fois heureux !

MERCURE.

Notre compteur revient joyeux.

LE POÈTE.

235 Que de beaux vers je m'en vais faire,
Laire la, etc.

MERCURE.

Vous me tenez parole. Voyons un peu le choix que vous avez fait.

LE POÈTE.

Volontiers.

AIR. Je ne suis né ni Roi ni Prince.

240 Vingt maximes par accolades,
Six quiproquo, douze tirades
Sont dans cette poche en paquets ;
Là, des récits, des confidences,
Trente songes, vingt-six portraits,
Et dix-huit reconnaissances.

MERCURE.

Quelle provision !

LE POÈTE.

Oh pour cela vos gens n'ont accablé de bienfaits.

AIR. Buvons à nous quatre.

245 Ils ne sont pas chiches,
J'en suis fort content :
Ils m'ont donné galamment
Six-cents hémistiches,
Et les quatre au cent.

Oh palsambleu, j'ai de quoi briller.

AIR. Bannissons d'ici l'humeur noire.

Que de compliments, que d'éloges !

Mon nom va voler jusqu'aux cieux ;
Par terre, Amphithéâtre, Loges,
250 Sur moi, tout fixera les yeux.

MERCURE.

Tout le monde se sert de ces hémistiches ; mais il y a
façon d'en faire usage. Voyons un peu comme vous
arrangez cela.

LE POÈTE.

Bon ! Il n'est rien de plus aisé, et j'ai la tête si meublée,
que je puis faire un impromptu dont je me flatte que vous
serez satisfait.

MERCURE, bas.

Le revenant-bon de mon emploi est de ma divertir des
fous.

Revenant-bon : Vieilli. Profit
provenant d'une affaire, d'une activité,
d'un métier. [L]

Haut.

Allons, Monsieur, je vous écoute. Commencez.

LE POÈTE, déclamant.

Je vais te révéler un important secret ;
Écoute, chez Arcas, écoute, et sois discret.
- En couvez-vous douter. - Tu connais Laonice.
- Laonice, Seigneur ? - Soit raison, soit caprice,
255 Je sens pour cet objet les feux les plus constants.
- Et depuis quand, Seigneur ? - Assez et trop longtemps.
- Seigneur, ignorez-vous, et faut-il vous apprendre
Que l'on est malheureux quand on a le cœur tendre ?
Oubliez-vous ?... - Finis tes discours superflus,
260 Le sort en est jeté ; non, ne m'en parle plus.
- Puis-je me taire et voir qu'on trahit votre flamme ?
- Quoi ! Malgré le beau feu qui règne dans mon âme,
La Princesse pourrait brûler d'une autre ardeur ?
- N'en doutez point, Seigneur. - Ah, comble de douleur !
265 Armez-vous, Dieux vengeurs, grands Dieux, lancez la foudre ;
Impitoyables Dieux ! Dieux, mettez les en poudre.
J'en atteste les Dieux, les Dieux m'en sont témoins.
Justes Dieux, c'en est fait ; Dieux, quels prix de mes soins !
Ciel ! Que viens-je de voir ! Ciel, que viens-je d'entendre !
270 Ciel, que m'apprenez-vous ! Ciel, que viens-je d'apprendre !
Courons, allons, Arcas. - Arrêtez un moment.
- Où la princesse est-elle ? - En son appartement.
Je la vois, elle vient ; c'est elle qui s'avance.
Arcas, retirez-vous.

Il jette son chapeau.

MERCURE, bas.

Qu'est ceci ?

LE POÈTE.

C'est le confident qui sort.

Je tremble en sa présence

Il feint d'aller au-devant de la Princesse.

275 Quel bonheur vous amène, en croirai-je mes yeux ?
Quoi, Madame, c'est vous : vous, Madame, en ces lieux !
Je revois les attraits dont mon âme est ravie !
Pouvais-je m'en flatter ! Ô sort digne d'envie !
Unique et cher objet de mes vœux les plus doux,
280 Je puis donc à la fin mourir à vos genoux.
Que mon cœur est charmé, que mon âme est contente !
Que mon bonheur est doux, que sa douceur m'enchanter !
Princesse, au nom des Dieux, apaisez ce courroux.
Princesse, au nom des Dieux, parlez, expliquez vous.

À Mercure.

285 Elle ne répond rien... Vous gardez le silence ?
Malheureux que je suis, que faut-il que je pense !
Malgré cette rigueur, vous le dirais-je hélas !
L'amour et ses rigueurs ont pour moi des appas ;
Et quoiqu'on puisse faire, et quoiqu'on puisse dire,
290 Je chérirai toujours l'amour et son empire.
- Prince, quand on vous voit, on voit un grand vainqueur ;
Mais tout vainqueur est homme, et tout homme est trompeur ;
Bientôt, si mon amour payait votre tendresse,
Vous changeriez. - Moi ? - Vous. - Que votre crainte cesse.
295 - Non, ne vous flattez pas. - Ah quelle cruauté !
Dans ce fatal moment que je suis agité !
Que le trouble me saisit, quelle horreur m'environne !
Je ne me connais plus, je frémis, je frissonne.
Tremblant, désespéré, dans l'état où je suis,
300 Je sens à chaque instant redoubler mes ennuis.
Destin, fortune, contre moi tout conspire ;
Je n'y survivrai pas, il faudra que j'expire.
J'expirerai, Madame, au sortir de ce lieu.
- Prince, qu'allez-vous faire ! - Adieu, Princesse, adieu.

Il sort.

SCÈNE VII.

Mercure, Le Compositeur.

MERCURE.

Je défie à tous nos auteurs de coudre mieux que lui.

LE COMPOSITEUR.

Seigneur, je vais vous dire en peu de mots le sujet qui me conduit à vous.

AIR. Que j'estime mon cher voisin.

305 Depuis longtemps je conçois là.

MERCURE.

Est-ce une comédie ?

LE COMPOSITEUR.

MERCURE.

Mon talent est pour l'Opéra
Et non pas pour Thalie.

MERCURE.

Pour l'Opéra ?

LE COMPOSITEUR.

Oui. Qu'y a-t-il là d'extraordinaire ? J'ai amené avec moi des musiciens pour exécuter une ouvrage dont je veux vous faire par. Le sujet est Démogorgon, roi des Fées.

MERCURE.

Le titre promet beaucoup. C'est donc à la Musique, que vous travaillez, mais qui est l'auteur des paroles ?

LE COMPOSITEUR.

Bon ! J'ai des talents pour les vers comme pour la musique, et je travaille pour le grand Opéra.

MERCURE.

Vous ne pouvez pas mieux faire que de les contacter à ce théâtre ; c'est le plus fréquenté.

AIR. Quand je tiens de ce jus d'Octobre

310 À toute heure on voit sur ces traces
La doux printemps et les zéphirs,
L'Amour, les Attraites et les Grâces,

Démogorgon : personnage de la mythologie inventé par Boccace. Il eut une fortune littéraire qui en fit un démon des ténèbres.

Les Ris, les Jeux et les Plaisirs.

LE COMPOSITEUR.

Je sais cela par moi-même ; cependant j'ai recours à votre Magasin.

MERCURE.

Je vais vous mettre à même. J'ai provision de tout ce que vous pouvez me demander. Je m'en vais vous le faire voir. Hola, Merveilleux, apportez votre tiroir.

LE COMPOSITEUR.

Que diable ! Il n'y a pas là deux cents mots.

MERCURE.

Il n'y en as tout au plus que soixante et dix, et c'est assez pour un opéra.

AIR. Le Seigneur turc a raison.

Sur ces mots vus et revus,
Tout son bien se fonde ;
315 Par paire on les a cousus,
De peur qu'on ne les confonde :
Ils sont si bien assemblés,
Qu'ils resteront accouplés
Jusqu'à la fin du monde.

LE COMPOSITEUR.

Héros glorieux, exploits fameux... Tous ces mots sont ordinaires.

MERCURE.

AIR. Le fameux Diogène.

320 De la douce harmonie
La puissance infinie,
Par les chants les plus beaux,
Tellement les manie,
Et si bien les varie,
325 Qu'ils paraissent nouveaux.

LE COMPOSITEUR.

Qu'est ce que ce paquet renferme ?

MERCURE.

Ce sont des épithètes dont vos auteurs lyriques se servent

LE COMPOSITEUR.

Verdure, Murmure, Boccage, Ramage, Ombrage... Et j'ai employé une partie de tout cela de mon ouvrage.

MERCURE.

À propos de votre ouvrage, vous m'avez promis de ma le faire entendre.

LE COMPOSITEUR.

Volontiers. Allons, Messieurs les musiciens, jouez l'ouverture.

Il chante.

Amour, cruel amour, que fais-tu dans mon coeur ?
Pourquoi, trop funeste vainqueur,
Me fais-tu, malgré moi, ressentir ta puissance ?
Non, je ne suis pas fait pour toi,
330 Non, non, tu n'est pas fait pour moi ;
D'une tranquille indifférence
Laisse-moi goûter la douceur.
Amour, etc.

MERCURE.

Fort bien.

LE COMPOSITEUR.

Arrive un confident qui vient me débiter quelque maxime pour me prouver que je dois me livrer à la tendresse, et qu'un grand coeur peut bien avoir une faiblesse ; je me rends à ses raisons. Je le charge même du soin d'aller parler à celle que j'adore. Il sort. C'est là la sujet du Divertissement, chose étonnante ! De pauvres misérables esclaves, qui ont languï vingt ans dans les fers ; c'est une charme que de leur voir passer un entrechat.

MERCURE.

Je reconnais l'Opéra à ce trait.

LE COMPOSITEUR.

Le Fée jalouse vient m'annoncer que j'ai un rival : la fureur me transporte. Je maudis l'amour. Je fait un tapage de tous les diables. J'implore les Furies.

Il chante

Vengez-moi d'un cruel outrage,
335 Démons, accourez tout,
Servez ma rage
Et mon courroux.

La Fée arrive, Choeur des démons, messieurs les musiciens.

Nous accourons à ta voix :
Qu'il gémissé,
340 Qu'il frémissé,
Qu'il périsse mille fois,
L'ingrat qui cause son supplice.

MERCURE.

Vous faites de votre voix tout ce que vous voulez.

LE COMPOSITEUR.

La Princesse, à qui on fait une fausse confiance, vient se plaindre aux échos de ma légèreté. Une longue ritournelle lui donne le temps de faire deux ou trois trous de théâtre, et d'arranger sa queue ; après quoi elle chante ce qui suit. Allons, Messieurs, La Ritournelle.

Il chante.

Doux charme des cœurs amoureux,
Espoir ne trouble plus mon âme
345 L'ingrat Démogorgon vient d'éteindre ma flamme,
Mon cœur de tous les cœurs est le plus amoureux.

MERCURE.

Fort bien. Vous caractérisez de mieux en mieux.

LE COMPOSITEUR.

J'arrive à la fin de son air. Nous nous expliquons. La paix se fait pas un duo. Le divertissement tombe des nues. La fête vient des antipodes. Les quatre parties du monde, qui se trouvent heureusement rassemblées dans mon antichambre, entrent sur deux colonnes. La Bourbonnais chante une petit air. Dumoulin et la Mariette exécutent un Pas de Deux. Grands chœurs, Messieurs, pour terminer mon Opéra.

Il chante.

Chantons, chantons la brillante victoire
D'un superbe ennemi couronné par le gloire.
Qu'il triomphe à jamais au Temple de Mémoire.
350 Que sur les Mers
Que dans les Airs
Jusqu'aux Enfers
On entend le bruit de nos charmants concerts.

MERCURE.

Venez, que je vous couronne.

LE COMPOSITEUR.

Vous êtes donc content ?

MERCURE.

Ravi. Que d'heureuses dispositions !

AIR. Ô turluraine/

355 Des beaux fruits de votre veine,
Tout Paris sera rempli.

LE COMPOSITEUR.

Je vais effacer sans peine...

MERCURE.

Ô Turlutaine.

LE COMPOSITEUR.

Quinault, ainsi que Lully.

MERCURE.

Turlutu, tantaléri.

Mais quoi vous terminez votre Opéra sans divertissement ?

LE COMPOSITEUR.

Oh, Monsieur, cela est trop juste.

MERCURE.

Merveilleux, Les danseurs sont-ils prêts ?

SCÈNE DERNIÈRE.

**Mercure, Le Compositeur, Merveilleux,
acteurs du divertissement.**

MERVEILLEUX.

360 Seigneur, il n'attendent que vos ordre.

MERCURE, chante.

AIR. Vous, qui voyez les dames.

Que la danse commence
Par les chants les plus doux :
Chantez et dansez tous.

CHOEUR.

Chantons, etc.

VAUDEVILLE.

365 Supposons qu'on associe
Du Maine trente bourgeois,
Quarante de Normandie,
Un Picard, trois Champenois,
Combien dans cet assemblage
370 Trouvera-t-on de coeurs droits,
Trois ;
Si l'on en veut davantage
Je garantie le calcul
Nul.
375 Que ta liqueur souveraine,
Cher Bacchus, nous réjouit,
Par toit la plus grande peine
Dans l'instant s'évanouit.
Un manoeuvre, un pauvre diable;
380 Qui fait souvent, en cognant,
Han,
Se croit un Roi lorsqu'à table
Il porte une verre à son but
Hut.
385 Si c'est un honneur de boire,
Et de sabler proprement,
Français, cède cette gloire
Au redoutable Allemand.
Quelquefois quand tu te piques,
390 Tu boiras à ta Philis.
Bis :
Mais les gosiers germaniques
Sablent d'une trait un plein broc
Cloc.
395 Pour être chéri des belles,

Les véritables ressorts
Qu'il faut mouvoir auprès d'elle,
Ce sont ceux des coffres-forts.
Tous les charmes qu'on possède,
400 Sans cela, sont des trésors
Morts ;
Mais fut-on fait comme un zède,
L'argent redresse le corps
Torts.

FIN

À PARIS, Chez DUSCHESNE, rue Saint-Jacques, au dessous de la
Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].